

DU 19 AU 25 AVRIL 1956

# TROIS SQUELETTES A LA PLACE DU TRÉSOR de Blanche de Castille ajoutent au mystère du domaine de la belle Marinette

Ce sont d'abord les médias régionaux qui, en avril 1956, se font l'écho de la découverte macabre de trois cadavres dans l'ancien domaine de l'abbé Saunière. *Le Midi-Libre* titre ainsi l'évènement « *C'est en cherchant le trésor des Wisigoths dans le domaine du "Curé aux milliards" que le Dr. Malacamp a mis à jour les squelettes de Rennes-le-Château* » ; Le lendemain, *La Dépêche du Midi* se pose la question suivante : « *Cherchant le trésor de Blanche de Castille, dans les jardins tracés par le fameux curé de Rennes-le-Château, on découvre des débris humains. S'agit-il de crimes récents, de règlements de compte entre maquisards espagnols, de l'exécution de miliciens ?* ». Et l'affaire des trois cadavres semble s'arrêter à ces deux articles régionaux. Pourtant, parallèlement à ces parutions, l'affaire est aussi racontée dans la presse nationale par le journal *Ici Paris* qui lui consacre une grande partie de la page trois de son édition du 19 au 25 avril 1956 <sup>1</sup>. Ce texte, du journaliste Jean Bazal, quelquefois cité de façon très imprécise, est, pour cette raison, resté à ce jour pratiquement inconnu de l'ensemble des passionnés de Rennes-le-Château. Je propose donc de découvrir ce « *Collector* ».

(De notre envoyé spécial Jean BAZAL.)

RENNES-LE-CHATEAU, ... avril.

**L**ES coups de pioche donnés avec vigueur par le groupe d'archéologues résonnent dans le parc du château, au centre d'un petit périmètre ombragé de cèdres et de cyprès.

— Savoir si le radiesthésiste qui nous a dit de fouiller à cet endroit n'applique pas à notre égard les conseils du « *Laboureur à ses enfants* », plaisante l'un. « *Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place où la main ne passe et repasse !* »

— Tu parles, répond un autre en riant. *Travaillez, prenez de la peine. Un trésor est caché dedans... Mais, par exemple, qu'est-ce que c'est ?*

<sup>1</sup> C'est aussi le cas de René Descadeillas qui le raconte à la page 56 de sa *Mythologie du trésor de Rennes* (Éditions Collot, 1991).

Le chercheur s'est interrompu brusquement. A l'aide du pic de son outil, il dégage de la terre et des cailloux un crâne humain, puis des tibias, des côtes, un bassin... Il est un peu pâle.

On se penche sur la macabre découverte. Il y a des traces de moustache et de cheveux sur ce crâne, ainsi qu'un lambeau de tricot aggloméré à une matière brunâtre et gluante.

— Ce squelette ne date pas plus de l'époque des Wisigoths que de celle des Cathares ou de Blanche de Castille. Il remonte tout au plus à une dizaine d'années...

Décidément, le pendule de M. d'Esperonnat, le radiesthésiste de Carcassonne, ne s'est pas trompé. Il avait bien décelé quelque chose au pied du gros cèdre. Hélas ! Il ne s'agissait point du fabuleux trésor royal, se composant, d'après d'authentiques grimoires conservés aux archives de Carcassonne, du chiffre impressionnant de dix-huit millions de pièces d'or évaluées à l'heure actuelle, pour les numismates, à 472.000 francs pièce — soit cinquante milliards au total.

Ce n'est pas un seul squelette, mais trois, qui furent mis au jour peu après par la gendarmerie de Couiza. Trois squelettes d'hommes d'un âge variant entre vingt-cinq et trente-cinq ans, et dont la mort remonterait environ à douze ans, selon les conclusions du médecin légiste ! Ce seraient trois des guerrilleros espagnols qui avaient installé un maquis dans la citadelle de Rennes-le-Château, qui surplombe la vallée de l'Aude du haut de ses six cent vingt mètres d'altitude.

## Des parchemins dans un pilier

Sans doute, quelque drame obscur de l'occupation s'est-il joué en ce haut lieu qui a déjà connu les atrocités au temps des Albigeois. Mais, plus extraordinaire encore que la découverte des ossements, sont les circonstances qui ont amené les archéologues à faire des recherches en ce nid d'aigle. Passionné de recherches archéologiques, le Dr Malacamp, qui dirige les fouilles, s'attendait à trouver des silex ou des bijoux préhistoriques, des pièces de monnaie anciennes, voire les traces d'un fa-



La belle Marinette, au temps où elle faisait tourner les têtes.

buleux trésor qu'une croyance populaire suppose enfoui en ces lieux depuis des siècles. Il cherchait ce que des dizaines de personnes ont cherché au même endroit depuis trente ans et que la voix populaire appelle le Trésor du Curé-aux-Milliards.

Depuis très longtemps court dans cette partie de l'Aude la légende du trésor enfoui. Les uns prétendent qu'il s'agirait du trésor des Cathares, comprenant notamment le Graal, ou vase d'émeraude qui aurait contenu le sang du Christ et qui aurait été entre les mains des derniers Parfaits Cathares, avant leur anéantissement.

D'autres penchent pour l'hypothèse du trésor des Wisigoths qui, refoulés par Clovis de leur capitale, Toulouse, se seraient retirés dans la forteresse imprenable de Rennes, où ils auraient établi la cour de la reine Ermengarde.

Enfin, un certain nombre d'érudits, s'appuyant (paraît-il), sur des documents déposés aux archives de Carcassonne, soutiennent qu'il s'agirait incontestablement du trésor de Blanche de Castille.

En 1885, un certain abbé Bérenger Saunière, natif de Montazel, fut nommé curé de Rennes-le-Château, alors village dépeuplé. Comme tout le monde dans le pays, il avait entendu parler de la légende du trésor. Mais il n'y croyait guère. Sans se soucier de fouler un sol truffé d'or et de richesses, il menait la pauvre existence des curés de campagne. Comme, en 1892, le maître-autel de son église menaçait ruine, il obtint une subvention du conseil municipal pour sa réfection. Au cours des travaux, les maçons découvrirent des cylindres de bois creux dans un des piliers soutenant l'ancien autel. Ces cylindres contenaient des parchemins roulés et rédigés en latin.

L'abbé Saunière y jeta un coup d'œil. La lecture de ces documents

l'incita à arrêter immédiatement les travaux. Il passa alors des jours et des nuits à manier la pelle et la pioche. Puis, tout souriant, un matin, il convoqua à nouveau les maçons pour leur commander d'importants travaux.

— C'est moi qui vous réglerai directement, leur dit-il.

Trois ans plus tard s'élevait sur le piton rocheux un fier castel d'allure médiévale, flanqué d'une tour surplombant la vallée. Le castel fut appelé la villa Béthania, ainsi qu'en témoigne l'inscription gravée dans la pierre du fronton. Et le donjon qui abritait sa bibliothèque fut nommé la tour de Magdala.

La construction de ces ouvrages somptueux avait coûté un million de francs-or, payés comptant, comme en fait foi le livre de comptes

du curé. Lui, dont les fonds secrets s'élevaient, jusqu'en 1892, d'après sa comptabilité, à quatre-vingts francs et vingt-cinq centimes, comment avait-il pu s'offrir un tel palais ?

— Mystère !

## Marinette la jolie gouvernante

C'est alors que les gens de Rennes-le-Château virent débarquer à la villa Béthania une jeune femme à l'ovale de Madone et aux yeux de velours noir. L'abbé Saunière présenta Marie Dénarnaud comme sa gouvernante.

Elle tenait l'intérieur de la riche demeure, veillant sur le précieux mobilier, élevant une basse-cour où la volaille était exclusivement engraisée aux biscuits, pour que sa chair fût plus fine, cuisinant des plats recherchés qui faisaient les délices des nombreux invités. Presque chaque jour, il y avait une vingtaine de convives. Encore que le rhum ne valût que 2 fr. 35 le litre, soixante-dix litres s'en buvaient tous les mois au château.

On versait dans des coupes d'argent et d'or massif les vins les plus estimés et les liqueurs les plus rares qui arrivaient de tous les pays.

Marie avait beaucoup d'admirateurs. Ceux-ci l'appelaient plus familièrement Marinette et ne se faisaient pas faute de lui adresser une nombreuse correspondance sentimentale.

L'un d'eux lui écrivit :

« Enfin, nous voilà séparés. Dieu, lorsque vous m'êtes quitté au bout du pont et que je m'acheminai vers la gare, j'eus soin, après être arrivé à l'entrée de la cour, de me retourner maintes fois. J'étais là, fixé en place, espérant encore un regard de votre part, mais rien. Un moment, je vous vis vous ar-

rêter avec quelqu'un. Je regardais encore : elle va se retourner. Mais rien encore... J'entraîs. C'était fini. Et vous montâtes chez vous... Adieu, chérie... A bientôt. Je t'embrasse...

» Ton René. »

Un autre, encore plus tendre :

« Maintenant, que je te dise tout ce que je te dis toujours, qu'il me tarde de te revoir, que je pense toujours à toi, que je t'aime, comme je t'aime, tu ne l'imagines pas !... Qu'est-ce que tu fais, chérie ? Es-tu tranquille ? N'es-tu pas malade, chère aimée... Dis-moi tout. Je veux savoir tout, mais tout, car tu m'es tout. Je t'embrasse avec mon cœur mille et mille fois... »

## Le curé aux milliards

La belle Marinette n'avait rien de la servante de curé de campagne. Élégante, parfumée, bien faite, elle ne cessait de recevoir les hommages.

L'or coulait à flots à la villa Béthania. Mais ces fastueuses réceptions finirent par attirer sur l'abbé Saunière l'attention de ses supérieurs.

Mgr de Beauséjour, évêque de Carcassonne, avait convoqué plusieurs fois l'abbé Saunière. En vain. Celui que, dans le pays, on n'appelait plus que le curé aux milliards ne se dérangeait plus. L'évêque prononça contre lui l'interdit, par contumace. Le prêtre fit appel à Rome, qui confirma la sentence en 1910. Un autre curé fut nommé à Rennes-le-Château. Alors l'église fut délaissée au profit de la véranda du château, où était une chapelle particulière et, en dépit de l'interdit papal, certaines ouailles y suivirent les offices.

Ces services étaient souvent interrompus par des voyages en Suisse, en Espagne, en Italie. Ce que le prêtre interdit allait faire à l'étranger reste un mystère. On ne se privait pas de supposer qu'il y monnayait les pièces de son trésor. On commenta davantage encore le fait qu'en 1917 il accepta un devis de trois millions pour la construction d'une tour de cinquante mètres de hauteur et d'une bibliothèque gigantesque. Les travaux devaient être payés comptant.

Las ! Au moment où les ouvriers creusaient les fondations de la tour monumentale, le prêtre était foudroyé par une crise cardiaque. Il avait à peine 65 ans.

La pauvre Marie restait seule au château. Elle ne sut opposer qu'une molle résistance à ceux qui venaient « chercher le trésor » et qui repartaient les mains et les poches pleines de ce qu'ils pouvaient emporter du château : livres rares, argenterie, bibelots, etc...

## Vous aurez plus d'argent qu'il ne vous en faudra

Marie vieillissait. Ses admirateurs se firent de plus en plus rares au fur et à mesure que les ans s'écoulaient. Le village se dépeuplait. Il ne restait plus guère que cent vingt habitants dispersés dans les grosses fermes de la commune lorsqu'un Parisien, M. Noël Corbu, de passage à Rennes-le-Château en 1946 est séduit par la majesté du site.

— Ça serait magnifique pour des vacances, déclare-t-il, enthousiaste. — Qu'à cela ne tienne, lui dit la vieille servante, je vous le loue...

— J'achèterais bien volontiers cette propriété, propose-t-il un jour. — Je vous la vends.

— Avec ou sans le trésor ? plaisante-t-il.

Marie ne répond pas, comme elle ne répondra jamais lorsqu'on lui parlera du secret du château.

— Je ne sais rien sur ce trésor, répète-t-elle. J'ai bien entendu parler par M. l'abbé de parchemins enfermés dans les rouleaux de bois, mais j'ignore ce qu'ils disaient.

M. Corbu s'installe à la villa Béthania. C'est le frère de Pierre Corbu, le pilote d'essai de Farman, qui disparut en 1927 avec Lacoste à bord de l'Oiseau Bleu au cours d'une tentative de traversée de l'Atlantique. Il épluche les monceaux de papiers laissés par l'abbé Saunière. Il lit les curieuses lettres d'amour adressées à Marie par ses admirateurs.

Celle-ci continue à vivre au presbytère. Un jour qu'elle voit le nouveau propriétaire s'inquiéter pour des questions d'argent, elle s'écrie :

— Ne vous faites pas de mauvais sang, M. Corbu, un jour, vous aurez plus d'argent que vous ne pourrez en dépenser !

— Comment ça ? Le fameux trésor ?

Comme si elle regrettait d'avoir laissé échapper quelque bribe de secret qu'elle devait détenir, elle réplique en courbant la tête :

— Je ne sais rien. C'est le mystère.

M. Corbu ne peut lui arracher rien d'autre. Marie ne cesse de se retrancher derrière ces mots :

— Le mystère... Le mystère...

Le 29 janvier 1953, elle meurt d'une fièvre infectieuse à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, emportant le secret dans la tombe (si toutefois elle le connaissait).

On a transformé en hôtel le castel édifié à coups de millions. Le propriétaire est persuadé que, quelque part dans son domaine, dort le trésor de Blanche de Castille. Il permet qu'on manie la pelle et la pioche dans son terrain.

De pièces d'or, de bijoux à pleines cassettes, de richesses des Mille-et-une Nuits, point !...

A ce jour, on a découvert — et c'est d'hier — trois squelettes de maquisards espagnols.

Décidément, le mystère qui pèse sur Rennes-le-Château n'est pas encore éclairci...



Le propriétaire actuel du Castel, M. Noël Corbu, dans la bibliothèque de l'ancien prêtre, dont la photo s'aperçoit sur le lutrin.

(Exclusivité « Ici Paris ».)

Envoyer vos commentaires à : [patrick.mensior@rennes-le-chateau-doc.fr](mailto:patrick.mensior@rennes-le-chateau-doc.fr)  
ou directement sur la news